



LES AVENTURES  
EXTRAORDINAIRES  
D'**Adele**  
BLANC-SEC  
UN FILM DE LUC BESSON

---

# LE ROMAN DU FILM

---

par Benjamin LEGRAND d'après l'œuvre originale de TARDI





LES AVENTURES  
EXTRAORDINAIRES  
D'  
**Adèle**  
BLANC-SEC



LES AVENTURES  
EXTRAORDINAIRES  
D'  
**Adèle**  
BLANC-SEC  
UN FILM DE LUC BESSON

---

**LE ROMAN DU FILM**

---

par Benjamin LEGRAND d'après l'œuvre originale de TARDI

INTERVISTA

**casterman**

*LES AVENTURES EXTRAORDINAIRES  
D'ADÈLE BLANC-SEC*

© 2010 CASTERMAN/ INTERVISTA

Tous droits réservés

D'après le film *Les Aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec*

Un film de Luc BESSON

© 2010 Europacorp - Apipoulā Prod - TF1 Films Production

D'après les albums de TARDI

*Les Aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec*

Éditions Casterman

ISBN : 978-2-203-03388-7

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

# Chapitre 1

*Où les choses commencent mal  
pour le premier témoin  
de ces aventures extraordinaires,  
et un peu mieux pour un futur Secrétaire d'État...  
Quoique...*

**I**l est deux heures du matin, en cet hiver 1911 et Ferdinand Choupard, la cinquantaine rondouillarde et la moustache fière, traverse l'air glacé de la place de la Concorde en direction de la rue de Rivoli. Ferdinand Choupard est un personnage très secondaire de cette histoire, mais enfin, c'est avec lui que cette aventure d'Adèle Blanc-Sec commence, et c'est tout à son honneur, même si dans quelques instants, il va connaître la plus grosse surprise de sa vie...

Ferdinand Choupard marche donc, pas très droit, sur le pavé glacial de cette nuit parisienne. Son épais manteau le protège du froid qui balaye la vaste place déserte, et il a beau tenter de rester digne, sa démarche hésitante trahit un état d'ébriété quelque peu avancé. Il faut dire qu'après un excellent dîner fort bien arrosé et couronné d'un Armagnac de 1885, Choupard vient en effet de passer le reste de sa soirée à jouer au whist, jeu de cartes très à la



mode dernièrement, en sirotant un merveilleux whisky 12 ans d'âge. Les lumières des fontaines et les réverbères éclairent de loin en loin la vaste place qui entoure l'obélisque. Ferdinand Choupard a une pensée émue pour Napoléon qui a ramené cette merveille lointaine au péril de sa vie. Ferdinand Choupard a toujours beaucoup admiré l'Empereur. Mais en regardant l'obélisque, qu'il voit se dédoubler légèrement, notre bon bourgeois ignore à quel point l'Égypte va jouer un rôle dans cette histoire. Et s'il le savait, il prendrait un autre chemin.

La place de la Concorde est quasiment vide. Sur sa droite, et au-dessus de lui, les fenêtres du Ministère de la Guerre et du Ministère de la Marine sont éteintes, signe d'un calme international plutôt agréable, mais qui ne durera pas. En face de Choupard, la rue de Rivoli aussi est déserte. Pas un piéton, pas un sapin, pas une automobile pétaradant à l'horizon.

Pourtant, à exactement 1857 mètres de la rue de Rivoli, la fête bat son plein.



Sur la scène des Folies-Montmartre, Nicole Gambert, plus connue sous le pseudonyme de Nini-Les-Gambettes s'en donne à cœur joie. Dans un délire de musique effrénée, sous les lumières éclatantes, Nini-Les-Gambettes rayonne de ses 25 ans, dansant le French Cancan comme personne, au point d'en rendre jalouses les autres filles de la revue, qui peinent un peu à la suivre.

Des gouttes de sueur perlent à son front, tandis que son sourire inonde l'assistance enthousiasmée.

Elle ignore que dans son dictionnaire de la danse, un érudit écrivait déjà en 1830, à propos du Cancan la définition suivante : « On a donné ce nom à une sorte de danse épileptique ou de delirium tremens ; qui est à la danse proprement dite ce que l'argot est à la langue française. »

Nini s'en fiche. Elle danse. Mieux et plus vivement que toutes celles qui l'entourent et la jalourent.

Une autre version donne pour origine au cancan, également appelé coin-coin, la danse pratiquée dans leurs fêtes par les blanchisseuses de Montmartre. Et cette légende voudrait que sous leurs dizaines de jupons accumulés, les danseuses aient porté des culottes fendues. Nini pourrait le savoir, puisqu'elle est née sur la butte. Mais elle danse, et elle danse pour celui qui lui envoie des fleurs depuis quinze jours, tous les soirs.

Or, l'expression *French cancan* est en réalité une fabrication touristique d'origine anglaise, concoctée à partir du cancan original par quelques Lords amateurs de plaisirs.

Nini-les-Gambettes se fiche des Lords et du reste, elle exécute avec brio toutes les figures, plutôt d'inspiration militaire, le *port d'armes*, la *mitrailleuse*, l'*assaut*, le *pas de charge*, ou inspirées de jeux enfantins : le *saute-mouton*, les *petits chiens*, etc.

La provocation mêlée de complicité fait fureur, tandis que la musique tonitruante enflamme la salle, et va crescendo, de plus en plus fort et de plus en plus vite...

Les danseuses s'agitent frénétiquement, leurs jambes se lèvent dans une envolée de jupons, et soudain elles s'abattent toutes, l'une après l'autre, en rang, pour le grand écart final...

Nini-les-Gambettes salue, avec toutes les filles alignées autour d'elle.

Le public est debout, extatique. C'est un triomphe. Les spectateurs applaudissent à tout rompre et scandent « Une autre ! Une autre ! » La grande majorité est composée de provinciaux venus s'encanailler « à la capitale ». Certains, hilares, agitent même une banderole où l'on peut lire : « Limousin ».

Tous les soirs c'est le même triomphe pour Nini et les jalouses qui l'entourent, et tous les soirs depuis maintenant près d'un mois, Raymond Pointreud, ancien préfet de l'Orne, vient fêter aux Folies-Montmartre sa nomination parisienne en tant que Secrétaire d'État aux affaires Étrangères. Il a 53 ans et n'a d'yeux que pour la jeune Nini.

Dans le tonnerre des applaudissements, le vacarme des rappels et des ovations qui ne cessent pas, un serveur se glisse avec difficulté entre les danseuses qui saluent toujours, pour remettre une coupe de champagne à Nini-les-Gambettes. Aux premières loges, Raymond Pointreud lève une coupe de champagne vers la scène. La danseuse vedette lève la sienne en lui lançant un sourire ravageur. Raymond lui répond aussi par un sourire, nettement plus carnassier...



Dans la pénombre de la rue de Rivoli déserte, quelque vingt minutes plus tard, l'état d'ivresse avancée de Ferdinand Choupard ne lui a permis de couvrir que les 953 mètres séparant la place de la Concorde de la place des Pyramides. Pourquoi cette place a-t-elle été dénommée ainsi ? Sans doute à cause de Napoléon premier. Mais il n'y a aucune pyramide en vue... Juste la statue de Jeanne d'Arc.

Choupard sait qu'il a beaucoup abusé de diverses boissons et, malheureusement, il a une envie pressante, ce qui ne l'aide pas à marcher. Afin d'augmenter sa cadence pour arriver chez lui avant le lever du jour, il décide de se soulager. Il s'arrête face à la statue de Jeanne, jette des regards flous mais inquiets alentour : personne. Ouf...

Satisfait de cette solitude providentielle, il peine à ouvrir sa braguette et commence à uriner au pied de la statue. Il pousse un grand soupir de soulagement, mais Jeanne reste de marbre sous son armure de bronze. Choupard lève les yeux vers elle, toute fière sur son cheval de bataille.

— Fais pas ta pucelle, marmonne Ferdinand, je suis sûr que t'en as vu d'autres !

Il se met à ricaner bêtement de sa propre plaisanterie grivoise. C'est sans doute cela qu'on appelle l'effet douze ans d'âge.

Mais tout à coup, malgré son ébriété, Ferdinand Choupard sent comme un frisson le parcourir. Et ce n'est pas le froid. Il ne comprend pas bien, mais il se passe quelque chose d'inhabituel. Des lueurs étranges apparaissent progressivement dans son champ de vision, grandissent comme un genre d'aurores boréales miniatures. Les voilà qui entourent

lentement la statue ! Ces formes colorées diaboliques se mettent à onduler, à rougeoier, de plus en plus vite, de plus en plus fort, et bientôt ce sont comme des flammes géantes qui semblent embraser la pucelle d'Orléans !

Effaré et en proie à une panique totale, Choupard recule en titubant, murmurant un « Mon Dieu ! » que personne n'est là pour entendre, sauf peut-être l'intéressé.

Par pur réflexe, Choupard range son oiseau en catastrophe, et part en courant vers le Louvre, laissant Jeanne à son destin.



Mais les visions de Ferdinand Choupard ne sont pas seulement dues à l'alcool. Il y a bien là un effet d'optique, dû à la position choisie pour se soulager. Car s'il s'était installé quelques mètres plus à gauche, ou plus à droite, il aurait pu constater que Jeanne n'était pas une nouvelle fois en proie aux flammes, mais qu'il était bien lui, Choupard, victime d'une illusion d'optique lumineuse. Un peu comme si l'on pouvait projeter de ces films du cinématographe de Monsieur Méliès, sans écran, et en couleurs autour de la statue de la Sainte !

Ces lueurs endiablées proviennent en réalité du 4<sup>e</sup> étage de l'immeuble faisant le coin de la rue des Pyramides. Et elles persistent !

Tandis que disparaît au loin l'écho des pas affolés du pauvre Ferdinand, il n'y a plus personne pour

constater que ces lueurs intenses et silencieuses viennent des fenêtres d'un appartement. Et plus précisément, de l'appartement de Monsieur Marie-Joseph Espérandieu.





## Chapitre 2

*Y-a-t-il une vie après la mort,  
ou ne serait-ce pas l'inverse ?*

Ce qui se passe au 4<sup>e</sup> étage aurait sans doute paniqué bien davantage le pauvre Choupard. L'étrange Marie-Joseph Espérandieu est sans âge. Son visage est un tissu de rides presque parcheminées, mais ses yeux sont profonds, illuminés d'une étincelle quasi mystique. Il est assis sur son fauteuil au milieu de son salon, ses mains aux veines gonflées par l'âge sont crispées sur les accoudoirs. À un mètre du sol, une multitude d'objets flottent en l'air et tournent autour de lui, de plus en plus vite, en dégagant une lumière impressionnante et multicolore qui passe par les fenêtres et illumine la place et Jeanne d'Arc, en dessous. Statuettes, livres anciens, médaillons, os, miniatures, coupelles, tablettes gravées d'écriture cunéiforme, objets magiques ramenés de contrées africaines, amulettes égyptiennes ou assyriennes... Tout tourne... Et au fur et à mesure que ces objets accélèrent, tourbillonnant de plus en plus vite, une sorte d'ouragan miniature se forme dans son salon, accompagné de lumières extraordinaires, Espérandieu se recroqueville sur son siège, il est en transe, les yeux extatiques..



Cet éminent scientifique, spécialiste de l'Égypte ancienne, a obtenu sa licence de physique à l'âge de seize ans quelque part au début du 19<sup>e</sup> siècle. Très vite, il a commencé ses recherches qui ont trouvé leur apogée 35 ans plus tard, sous la forme d'un ouvrage sorti en librairie de manière très confidentielle sous le titre évocateur de « Y-a-t-il une vie après la mort ? »

D'un seul coup, toutes les lumières s'éteignent. Les objets anciens et disparates tombent au sol, et Marie-Joseph Espérandieu ne bouge plus. Du tout.



Au même instant, au Jardin des Plantes, des animaux en tout genre ne se posent plus la question : dans la grande salle de paléontologie, les squelettes de dinosaures et autres animaux naturalisés semblent dormir pour l'éternité. D'immenses sauriens effrayants se dressent sous les verrières obscurcies par la nuit et luisent d'une couleur blafarde. Un mammouth empaillé semble prêt à foncer dans ces tas d'os comme un éléphant dans un magasin de porcelaine. Tout est absolument silencieux.

Mais sur le côté, à 47 mètres exactement, un incroyable événement va se produire, un être va bousculer toutes les lois de la science et de l'entendement en donnant enfin une réponse à notre éminent savant recroquevillé dans son fauteuil rue des Pyramides.

À 47 mètres donc, un très gros œuf est posé sur un trépied métallique dans une grande vitrine au socle

d'acajou. Sa coquille blanchâtre luit d'un rayon de lune. Mais... On dirait qu'elle remue. Oui, l'œuf semble vibrer quelque peu sur son support. Et la coquille commence à se fendiller !

C'est un œuf de ptérodactyle de 98 cm de haut, découvert en Mongolie Extérieure et offert à la France pour l'exposition universelle de 1900, et arrivé à Paris avec 5 ans de retard, pour cause de diverses difficultés de transport entre autres, mais trêve de digressions ! Après 136 millions d'années passées dans sa coquille et près de 7 ans dans une vitrine, un être épouvantable va enfin voir le jour, car la coquille se fendille davantage, un morceau tombe et un œil, un œil terrible apparaît, scrutant l'extérieur, la salle vide et silencieuse bleutée par la lune.

Puis la tête entière soulève un gros morceau de coquille, qui tombe, comme le couvercle d'un œuf à la coque et la silhouette monstrueuse d'un jeune ptérodactyle apparaît.



Toujours recroquevillé dans son fauteuil, le Professeur Marie-Joseph Espérandieu redresse soudain la tête et ouvre un œil, scrutant la pièce, exactement comme le ptérodactyle qui vient de naître au Jardin des Plantes. À croire que ces deux corps radicalement différents sont mystérieusement liés entre eux, comme s'ils n'obéissaient qu'à un seul esprit.

Espérandieu commence à bouger les épaules.



Dans sa vitrine, le ptérodactyle agite ses membres et brise un peu plus sa coquille protectrice. Il remue assez vivement et parvient à déplier légèrement les ailes démesurées qui l'encombrent et qu'il ne manie pas encore très bien. Mais cela ne va pas tarder, car l'instinct animal donne à tous les nouveaux nés, sauf aux hommes, la faculté d'apprendre très rapidement à se mouvoir.



Espérandieu déplie ses bras, aussi gauchement que le ptérodactyle ses ailes. Puis il les agite, avec plus de conviction. Mais une grimace contrariée tord son visage sans âge.

On dirait que quelque chose le bloque, l'opprime, comme s'il était enfermé.



Ce sont les vitres qui enferment les débris de l'œuf et l'animal qui en est sorti. Le reptile volant s'affole et frappe soudain la vitrine d'un grand coup de bec. Le bruit de verre brisé résonne dans le silence. L'animal saute à terre, de moins en moins maladroit, et regarde autour de lui avec ses gros yeux aux mouvements quasi mécaniques.

Il aperçoit une grande peinture encadrée de moulures dorées, une vue d'artiste très dramatique représentant ses parents en plein vol au-dessus de volcans du jurassique en éruption. Il la regarde et, pendant une fraction de seconde, l'on pourrait imaginer qu'il est ému

par cette vision empreinte d'une nostalgie incommensurable. Mais il déploie gauchement ses grandes ailes et fait ses premiers battements sous l'immense verrière du Muséum, tandis qu'Espérandieu, la mine soudain réjouie, bat des bras dans son salon franchement plus petit.

Le reptile s'envole maladroitement, prend de l'assurance, et tournoie dans ce vaste espace, évitant les immenses squelettes qui se dressent presque jusqu'au plafond vitré. Son instinct le pousse à la recherche d'une sortie. En vain. Apercevant la lune et imaginant la verrière à peine plus résistante que sa vitrine, il fonce vers le toit et pulvérise un morceau du plafond de verre.



Dans son salon Espérandieu se contorsionne un peu dans son fauteuil, puis retrouve un équilibre avant de reprendre son vol imaginaire. Le ptérodactyle, lui, a pris son véritable envol et il s'élance au-dessus de la capitale. La pleine lune fait étinceler la Seine et découpe la silhouette de ce monstre issu du fond des âges.

Le regard ivre de bonheur, Espérandieu bat des bras dans son appartement. Il se met progressivement à rire, comme s'il n'en revenait pas d'avoir réussi. Son rire devient fou, malade, délirant, préhistorique....

Il résonne en écho sur le vol du ptérodactyle qui surplombe les toits de Paris. Et le vol du saurien passe

Imprimé en Italie par Grafica Veneta S.p.A.

Dépôt légal mars 2010 ; D.2010/0053/356

